

XYZ. La revue de la nouvelle

Catalogne

Naïm Kattan



Number 83, Fall 2005

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3288ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kattan, N. (2005). Catalogne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 39–45.

Catalogne

Naïm Kattan

Rita vivait seule depuis deux ans quand elle avait fait la connaissance d'Alain. Instituteur à Perpignan, il passait ses vacances d'été à Montréal et dans les environs. Rita travaillait au service Développement des ressources humaines du gouvernement. Assistant au défilé des chômeurs à longueur de journée, elle se disait qu'elle ne faisait que les payer de mots. Les emplois étaient rares et, parmi les demandeurs, les étrangers, des immigrants de plus ou moins longue date, étaient les plus nombreux. Un jour, à sa sortie du bureau, elle vit Tino qui l'attendait. Il avait fui une Argentine où il étouffait, même si ces années étaient maintenant derrière lui. Elle n'avait pas réussi à le placer.

— Vous avez été si gentille, dit-il en l'abordant. C'était plus que de la courtoisie. Jamais vous n'avez fait allusion à mon expérience, cette impardonnable lacune.

Il faisait des traductions en espagnol pour une agence de publicité. Il l'invita à dîner chez lui et ils ne se quittèrent plus pendant plus d'un an. Quand il lui proposa de l'accompagner à Rosario, elle refusa de quitter Montréal, son travail et sa famille. Car il ne parlait pas d'une visite. Il allait voir. En dépit des couleurs sombres avec lesquelles il le dépeignait, il aimait son pays. Que ferait-elle dans un pays dont elle ne parlait même pas la langue? Il partit seul, tout en promettant de revenir la chercher. Elle s'était alors mise à l'apprentissage de l'espagnol et attendait ses appels téléphoniques. Ses lettres d'abord quasi quotidiennes s'espacèrent. Il fit allusion à une camarade d'université emprisonnée. Ce fut ensuite le silence, sauf pour une carte du Nouvel An dans laquelle il lui donna sa nouvelle adresse à Buenos Aires.

Elle se sentit enfermée dans son travail, à l'étroit dans sa ville, avait besoin d'air, loin des chômeurs, des réfugiés et des immigrants. Montréal est une belle ville, se dit-elle, à condition qu'on en sorte, quitte à y revenir. Craignant d'être de nouveau

victime de ses rêves et de son incapacité à bouger, elle écartait toute attente. Jusqu'au moment où Alain entra dans sa vie.

Il faisait chaud, humide en cette journée de juin. Quittant son bureau, elle se promena longuement afin d'échapper à l'interminable soirée de vaine attente. Ses parents habitaient à Joliette et elle leur rendait visite une fois par an. Quant à son frère Jean, il vivait à Québec et était trop pris par son travail, sa femme et ses enfants pour se préoccuper du sort de sa sœur. Ses pas la conduisirent dans le Vieux-Montréal à l'angle du boulevard Saint-Laurent. Elle emprunta la rue Notre-Dame, à côté d'Alain. Plus tard, ils se disputeraient l'audace du premier qui avait pris l'initiative de la conversation qui entama le virage dans leurs vies. Alain vivait seul, lui aussi, sa compagne l'ayant quitté pour un homme avec deux enfants à sa charge. Après le dîner, elle l'invita dans son appartement rue Champagneur et ils ne se quittèrent plus jusqu'à l'heure fatidique, fixée d'avance, annonçant le départ d'Alain pour son pays, la France. Il lui proposa timidement de l'accompagner. Elle refusa, se sentant privilégiée face au défilé des hommes et des femmes, en perte de pays et de foyer, qui se présentaient à son bureau.

— J'ai pourtant toujours rêvé de vivre ailleurs, affirma-t-elle sans y croire.

Pour Alain, il n'était point question d'un ailleurs. Rita était la récompense, le cadeau inattendu, inespéré de son échappée à Montréal. Il rentrerait ainsi les mains pleines, heureux de se montrer au bras de cette femme avide du monde, curieuse de l'autre. Pour elle, il n'y aurait ni province ni petite ville.

— J'ai toujours rêvé de connaître la France. J'ai visité Paris, mais cela fait si longtemps.

C'était avant de faire la connaissance de Tino. Naïve, innocente, elle était gênée de son accent. Elle, qui croyait revenir chez elle, au véritable cœur de son histoire, était constamment reçue comme une étrangère, renvoyée à sa lointaine terre. Dès lors, la France devint l'ailleurs qui l'éloignerait de la perpétuelle litanie de tous les hommes et de toutes les femmes qui, sans exhiber leurs malheurs et leur détresse, sans faire appel à la compassion

ni à la pitié, disaient sourdement leurs attentes, leur espoir et leur confiance en cette terre nouvelle. Nouvelle? Nullement pour elle.

— Là, au moins, je n'aurai pas de problème de langue. D'accent, oui, peut-être.

Elle ne voulait pas dire à Alain que, pour lui aussi, dans les cafés de Paris, son accent semblerait celui d'un étranger.

— Je crois te l'avoir souvent répété, Perpignan est la capitale de la Catalogne.

— Mais c'est la France. On y parle le français.

— Et le catalan.

Grâce à son apprentissage de l'espagnol, elle avait la vague notion qu'il s'agissait d'un dialecte, d'une variante de l'espagnol. Devinant sa méprise, Alain nota :

— L'espagnol t'aidera à comprendre notre langue. Mais il ne faut pas confondre le catalan avec une autre langue, et surtout pas avec l'espagnol.

Un orage les accueillit à leur arrivée à Perpignan. Des journées humides suivirent. L'été tirait à sa fin et, pour Alain, ce serait bientôt la rentrée. Il sortit sa vieille voiture du garage et emmena Rita à la plage où ils se baignèrent.

— J'aime mieux l'eau du lac, avoua Rita.

— Rien n'est pourtant plus vivifiant que la mer, répondit Alain et, comme pour la détromper et la convaincre, il la conduisit le lendemain à Collioure.

— Comme c'est beau ! ne cessait-elle de s'exclamer.

Ils déjeunèrent au bord de la mer et Rita s'initia à la cuisine catalane. Cela n'avait rien à voir avec la cuisine espagnole, remarqua-t-elle, dont elle ne connaissait, en vérité, que la version latino-américaine.

Seule, Alain étant à l'école où il enseignait, elle explorait la ville, et déjà des gens la saluaient dans la rue. Elle revoyait, par hasard, les connaissances et les amis qu'Alain ne cessait de lui présenter et, souvent, elle ne les reconnaissait pas.

— Tout le monde se connaît ici, lui dit Alain. Tu vas t'habituer.

Tous les deux étaient faciles à vivre. Alain lui confia que, chez lui, on s'accommodait des coutumes et des usages des autres, et qu'il éprouvait un merveilleux sentiment de confort quand les différences n'étaient pas imposées par l'affichage de leur prétendue supériorité.

Elle se sentait à l'aise à Perpignan. Elle oubliait son accent, car tout le monde en avait un.

— Il faut que, moi aussi, je trouve du travail, dit-elle.

Cela faisait un mois qu'elle sillonnait les rues de la ville. Alain la présentait, soit comme sa femme, soit comme sa compagne. De toute façon, on ne se marie plus, pensa-t-elle.

— J'ai souvent le sentiment, dit-il, que nous vivons ensemble depuis des années, depuis toujours. As-tu vraiment besoin d'avoir un salaire ?

L'appartement lui appartenait et il assumait toutes les dépenses de la maison. Leurs besoins étaient minimes. Pas de nouveaux vêtements, et les sorties, sans être fréquentes, n'étaient point coûteuses. Engagé dans la promotion du catalan, il lui fit connaître Jordi Pere Cerda et Renata Laura Portet qui écrivaient dans cette langue. À chacune de leurs rencontres, celles-ci lui refaisaient l'histoire de la Catalogne. D'abord fascinée, Rita se sentit libre aux abords d'une culture qui ne se tenait pas sur la défensive, d'une langue qui n'était pas pratiquée en cachette, d'autant plus à l'aise qu'elle n'était point responsable de l'avenir de cette culture et nullement soumise à son passé. La voir plonger ainsi dans son univers persuadait Alain que c'était la manière la moins douloureuse pour elle de s'adapter à la petite vie de Perpignan. Elle n'avait pas le temps de s'ennuyer. Quand elle n'était pas prise par ses leçons de catalan, elle prêtait ses services à la troupe de théâtre ou assistait à des conférences.

Rentrant exténué par sa journée de surveillance d'enfants turbulents, avec une pile de devoirs à corriger, Alain n'avait d'autre envie que de passer une soirée paisible avec Rita. Celle-ci commençait à avoir d'autres préoccupations : une répétition, une conférence. Elle ne comprenait pas qu'Alain puisse faire montre de tant d'indifférence. Il réprimait l'envie de lui rétor-

quer que la culture catalane commençait parfois à lui peser et qu'un homme et une femme pouvaient avoir d'autres intérêts.

— Je suis constamment à tes côtés, protestait Rita, et nous faisons régulièrement l'amour.

— Ce n'est pas de cela que je parle.

— De quoi alors ?

— Oh, laisse, c'est inutile.

Ce serait le comble, pensait-il, qu'au lieu de les unir, de les souder, la culture les éloigne l'un de l'autre. Ses amis étaient émus de l'enthousiasme de Rita et, pour lui rendre la pareille, ils l'interrogeaient sur le Canada, sur le français du Québec. Elle ne dissimulait pas son indifférence, son ennui et, quand on insistait, elle donnait l'impression d'être hostile à sa propre culture ou, du moins, de s'en être éloignée. Quand elle affirmait qu'une culture peut être un enfermement, certains croyaient qu'elle jetait une pierre dans leur jardin et que c'était une manière insidieuse de les critiquer. Pour prévenir un tel malentendu, elle s'empressait de donner la Catalogne en exemple du contraire. En dépit des apparentes similitudes entre le Québec et la Catalogne, elle insistait sur la manière exemplaire dont les Catalans tenaient avec ténacité, contre vents et marées, à leur langue. Ils n'avaient pas besoin d'élever la voix pour avancer. On ne crie, concluait-elle, que parce qu'on manque de volonté. Elle admirait le souci de ses nouveaux amis de protéger leur langue contre la contamination par le français et l'espagnol.

Quand Alain se plaignait de l'exiguïté de l'espace de sa ville, elle s'insurgeait et lui faisait remarquer qu'ils se trouvaient à proximité de Collioure, de Gérone, voire de Montpellier. Rêvait-il de la pollution parisienne, de ses habitants survoltés ? Perpignan prodiguait la richesse de ses habitants, la beauté de ses rues et la splendeur de ses environs. Ici, soutenait-elle, nous avons à la fois la campagne, la mer et la montagne. Que voulait-il de plus ? Rien, sauf que cela n'empêchait pas la culture catalane, si belle qu'elle fût, d'ériger des clôtures. En avouant son besoin d'air, à une étrangère de surcroît, il aurait l'impression de trahir ses origines. Car, en dépit de ses efforts et même si elle s'exprimait

convenablement en catalan, Rita ne serait jamais du nombre. Une recrue sympathique qui garderait à jamais son accent, la marque de ses origines. Il n'allait tout de même pas lui reprocher de trahir le français, lui qui se battait contre la contamination de cette langue que, paradoxalement, il enseignait.

Rita acquit une grande réputation à Perpignan : elle était la Canadienne qui parlait catalan, qui arborait l'accent québécois en catalan. Puis, la période de sympathie émoussée, elle était signalée comme un être bizarre, celle qui avait troqué son français québécois contre le catalan. On ne savait plus où la situer et cela provoquait un malaise. Être décrite comme unique ne faisait que la marginaliser.

Alain était de plus en plus embarrassé d'être le compagnon d'un phénomène. Plus Rita pénétrait l'univers catalan, plus elle lui échappait, apparaissait comme un surgeon étranger, compensant son étrangeté par l'expression exagérée de son ralliement. Alain la blesserait et lui donnerait le sentiment qu'il la rejetait s'il lui disait que l'appartenance à une culture est un mystère qui ne s'explique même pas par la naissance. Ne pouvaient-ils s'aimer sans référence au Canada et à la Catalogne ? Ils étaient allés tellement loin dans la défense et l'illustration de la langue qu'ils ne trouvaient plus rien à se dire, se tenant constamment à l'extérieur d'eux-mêmes.

Rita tenait à Alain qui était l'emblème de sa transformation. Elle était devenue Catalane et il était impérieux qu'elle vive aux côtés d'un porteur de sa langue acquise, alors qu'Alain avait envie de s'écrier qu'il n'était pas que Catalan. Comment repousser le regard qui insistait pour révéler ce qu'il était au plus profond de son âme ? N'avait-il pas, tout au long de sa vie, voulu être tel qu'elle le voyait : un Catalan ?

Rentrant d'une soirée de lecture de poésie catalane, Rita reprocha à une comédienne d'avoir trahi le véritable accent catalan. Accablé, Alain ne parvenait pas à refréner sa sourde colère, longtemps contenue.

— De quel accent parles-tu ? Il n'y a qu'une langue et l'on est libre de l'utiliser selon l'accent que l'on sent. Pour moi, par exemple, ton accent québécois est juste parce qu'il t'appartient.

Il se payait de mots et en était bien conscient, car Rita aurait beau jurer de sa totale adhésion au catalan, elle ne le parlerait jamais comme les autres. Ils tentèrent tacitement de combler le fossé qui se creusait entre eux. Ils s'abstinrent de faire l'amour, car ce ne serait là qu'un subterfuge pour taire ce qui était en train de les séparer.

Ils ne se parlaient plus que du quotidien. Le silence s'installa plus pesamment jusqu'au soir où Alain, le regard vif, dit d'un ton mesuré, comme s'il lisait un texte préparé à l'avance :

— Aujourd'hui, en quittant l'école, je suis allé à l'agence de voyage me renseigner sur le prix des billets d'avion pour Montréal. Nous sommes à deux mois des vacances et l'on obtient de meilleurs tarifs si on réserve longtemps à l'avance. J'espère que tu seras d'accord qu'il est temps de retourner à Montréal. Cela nous ferait du bien à tous les deux.

Il parlait sans la regarder, et son silence lui fit peur. Se tournant vers elle, il vit des larmes sillonner son visage. Se levant lentement, Rita l'entoura de ses bras et l'embrassa longuement. Il accueillit cette déclaration d'amour tellement attendue en silence, car c'était une réponse à la sienne.

— Nous reviendrons à Perpignan, dit-il après un moment. Nous verrons. Nous aurons tout le temps pour décider.